

lorsque l'on affirme d'un ouvrage indien qu'il est plus ou moins récent. Quelque libre qu'on soit de toute préoccupation, on ne peut se dépouiller entièrement des idées que cette qualification de récent réveille dans l'esprit. On voit toujours l'ouvrage auquel on l'applique placé dans la partie de l'histoire de l'humanité, sur laquelle le christianisme a exercé une si profonde influence. Si l'ouvrage que l'on examine remonte de quelques siècles au delà de cette grande limite qui sépare l'antiquité des temps modernes, on ne l'en juge pas avec plus d'impartialité, et il rencontre encore dans les esprits les souvenirs de la civilisation hellénique, auxquels il est en quelque sorte forcé de rendre compte de son authenticité et quelquefois même de son existence. On ne s'aperçoit pas cependant qu'envisager sous ce point de vue les productions indiennes, c'est préjuger une question que l'on ne peut même encore régulièrement poser; c'est affirmer du premier coup que la civilisation grecque et que le christianisme ont exercé sur l'Inde une influence directe et parfaitement reconnaissable. Mais si l'Inde est restée étrangère aux mouvements qui ont renversé le polythéisme grec, et fondé sur des principes nouveaux la société européenne; si elle a vécu de son propre fonds, développant dans tous les sens les croyances qui naissent à l'origine de toutes les sociétés, quelle action, je le demande, ont eue sur les productions de sa littérature des événements qui se passaient dans un monde dont elle ne faisait pas partie? Qu'on multiplie autant qu'on le voudra les voyages que firent, dit-on, dans l'Inde les premiers apôtres chrétiens; mais en même temps qu'on explique comment le christianisme aurait pu triompher du polythéisme indien, florissant et soutenu par un pouvoir national, quand on le voit de nos jours si lent, malgré le puissant secours de l'imprimerie, à renverser ce vieux système brâhmanique, convaincu d'absurdité et de